

Musée YVES SAINT LAURENT Paris



Sur les pas d'Yves Saint Laurent

balade rive gauche

Sur les pas d'Yves Saint Laurent

balade rive gauche

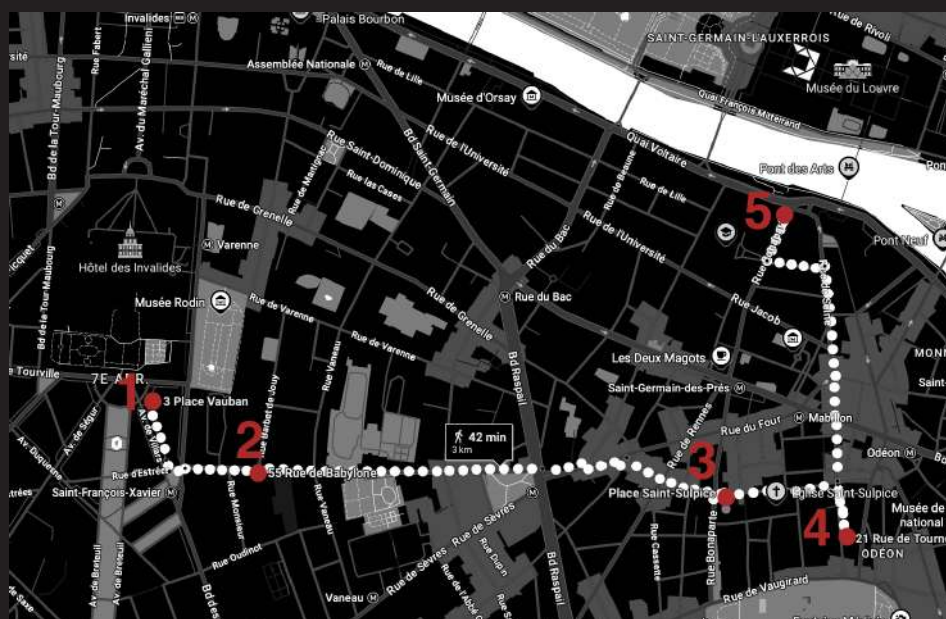
Les 20 et 21 septembre 2025, à l'occasion des Journées européennes du patrimoine 2025, le Musée Yves Saint Laurent Paris – temporairement fermé pour rénovation – propose une promenade urbaine guidée inédite.

Sur la rive gauche de Paris, du 3 place Vauban – où Yves Saint Laurent et Pierre Bergé vécurent de 1961 à 1970 – jusqu'à la rue Bonaparte, en passant par les adresses mythiques du 55 rue de Babylone, de la rue de Tournon ou encore de la place Saint-Sulpice,

ce parcours met en lumière le Paris intime et créatif d'Yves Saint Laurent, à la découverte des lieux emblématiques liés à la vie et à l'œuvre du couturier.

Une invitation à redécouvrir le patrimoine architectural parisien des 6^{ème} et 7^{ème} arrondissements à travers le prisme d'une figure majeure de la mode du XX^e siècle.

1. 3 place Vauban
2. 55 rue de Babylone
3. Place Saint Sulpice
4. 21 rue de Tournon
5. 5 rue Bonaparte



Yves Saint Laurent et Pierre Bergé :

deux destins, une rencontre



Yves Saint Laurent et Pierre Bergé © Vladimir Sichov

PIERRE BERGÉ

Pierre Bergé s'installe à Paris en 1948 et devient courtier en éditions originales. Il rencontre rapidement les grandes personnalités littéraires de l'époque : Jean Giono, Jean Cocteau, Louis Aragon, Jean-Paul Sartre, André Breton, etc.

Âgé de vingt ans, Pierre Bergé rencontre le peintre Bernard Buffet dont il devient le compagnon et dont il accompagne la carrière pendant huit ans.

YVES SAINT LAURENT

En septembre 1954, Yves Saint Laurent s'installe à Paris. Il emménage dans une petite chambre du 209 boulevard Pereire, dans le 17^e arrondissement et commence ses études à la Chambre syndicale de la couture.

Yves Saint Laurent entretient une correspondance avec Michel de Brunhoff, le rédacteur en chef de *Vogue* (Paris). En juin 1955, le jeune homme lui présente quelques croquis. Il est si stupéfait de la ressemblance de

la ligne avec celle de Christian Dior qu'il décide aussitôt de les montrer à ce dernier. « *De ma vie je n'ai rencontré quelqu'un de plus doué* » écrit-il.

Le 20 juin 1955, Yves Saint Laurent rencontre Christian Dior. Également frappé par le talent du jeune homme, le couturier l'embauche immédiatement en tant qu'assistant.

Le 24 octobre 1957, Christian Dior meurt d'une crise cardiaque à Montecatini, en Italie. Pierre Bergé, dont il est un ami, se rend à l'enterrement. Ce jour-là, Yves Saint Laurent, bientôt successeur du couturier, est également présent.

Le 15 novembre 1957, Yves Saint Laurent est officiellement présenté comme le successeur de Christian Dior, conformément au choix de ce dernier. À 21 ans, jamais un si jeune couturier n'avait dirigé une maison de couture aussi prestigieuse.

UNE RENCONTRE

La rencontre entre Yves Saint Laurent et Pierre Bergé se fait en 1958, lors d'un dîner organisé à la Cloche d'Or, en l'honneur d'Yves Saint Laurent. Quelques mois plus tard, Pierre Bergé quitte Bernard Buffet.

Au cours de ce dîner donné par Marie-Louise Bousquet, à la Cloche d'Or [...] Je me souviens de mon trouble et du tien. [...] Lorsque je repense à ces derniers mois de 1958, je me demande où j'ai trouvé la force de mettre fin aux huit années passées avec Bernard, moi qui ai le culte de la fidélité. Je parle de celle du cœur. Oui, tout est allé vite.

— Pierre Bergé, *Lettres à Yves*, 2010



Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, Paris, 1963 © Guy Marineau

E m m é n a g e m e n t a u

3 place Vauban

En 1961, Pierre Bergé et Yves Saint Laurent s'installent dans un grand appartement au 3 place Vauban, juste derrière l'Hôtel national des Invalides, dans le 7^e arrondissement de Paris. L'intérieur reflète l'éclectisme de leurs goûts et mêle rigueur moderniste et objets d'art : mobilier Knoll, fauteuils *Barcelona* de Mies van der Rohe, œuvres de Bernard Buffet, sans oublier l'imposant oiseau Sénoufo qui siège au milieu du salon.

LE DÉBUT D'UNE COLLECTION

L'atmosphère mêle rigueur moderniste, objets d'art et illustre le dialogue entre mode et art, cher au couturier. Un style de vie avant-gardiste dans le Paris des années 1960. C'est également le début d'une collection. En 1960, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé achètent une grande sculpture ivoirienne au marchand d'art Charles Ratton dont la galerie se trouve rue de Grenelle à Paris. Cet oiseau Sénoufo, du nom du peuple d'Afrique de l'Ouest qui l'a produit, est la première acquisition du couple qui constituera l'une des plus incroyables collections d'art. Cette œuvre fera partie de celles dont Pierre Bergé décidera de ne pas se séparer lors de la vente de leur collection, en 2009. Elle est aujourd'hui exposée au Musée Yves Saint Laurent Marrakech.

UN LIEU DE VIE ET DE PASSAGE

Dès les premières années, l'appartement du 3 place Vauban dépasse la seule fonction domestique. Il devient un lieu de vie, un studio de création et un appartement de réception, emblématique de l'effervescence artistique de la rive gauche dans les années 1960. Yves Saint Laurent y travaille : il y dessine ses collections. On y croise des photographes comme



Yves Saint Laurent devant l'oiseau Sénoufo. Photographie inconnue © Droits réservés

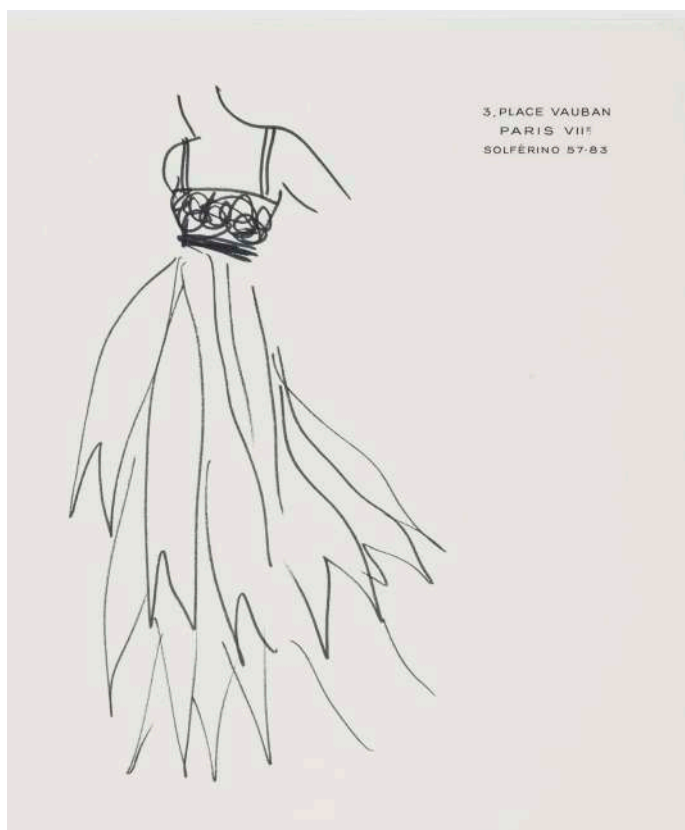
Bruno Barbey, Pierre Boulat ou Robert Freson, venus capter l'intimité du couturier. Des journalistes défilent pour les pages d'*Elle France*, ou pour l'émission *Dim Dam Dom*, dont une séquence est tournée dans l'appartement. Écrivains et artistes s'y pressent, à l'image de Françoise Sagan, amie fidèle d'Yves Saint Laurent, souvent présente dans ce salon dominé par l'oiseau Sénoufo. On y fume et on y boit. Ces allées et venues tissent une atmosphère de laboratoire culturel où la mode, la littérature, la photographie et l'art dialoguent librement — prélude à l'univers esthétique que le couple bâtira au fil des années.

POSTÉRITÉ

Se sentant trop à l'étroit, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé quittent le 3 place Vauban en 1970. Aujourd'hui, une plaque commémorative indique qu'ils y vécurent.

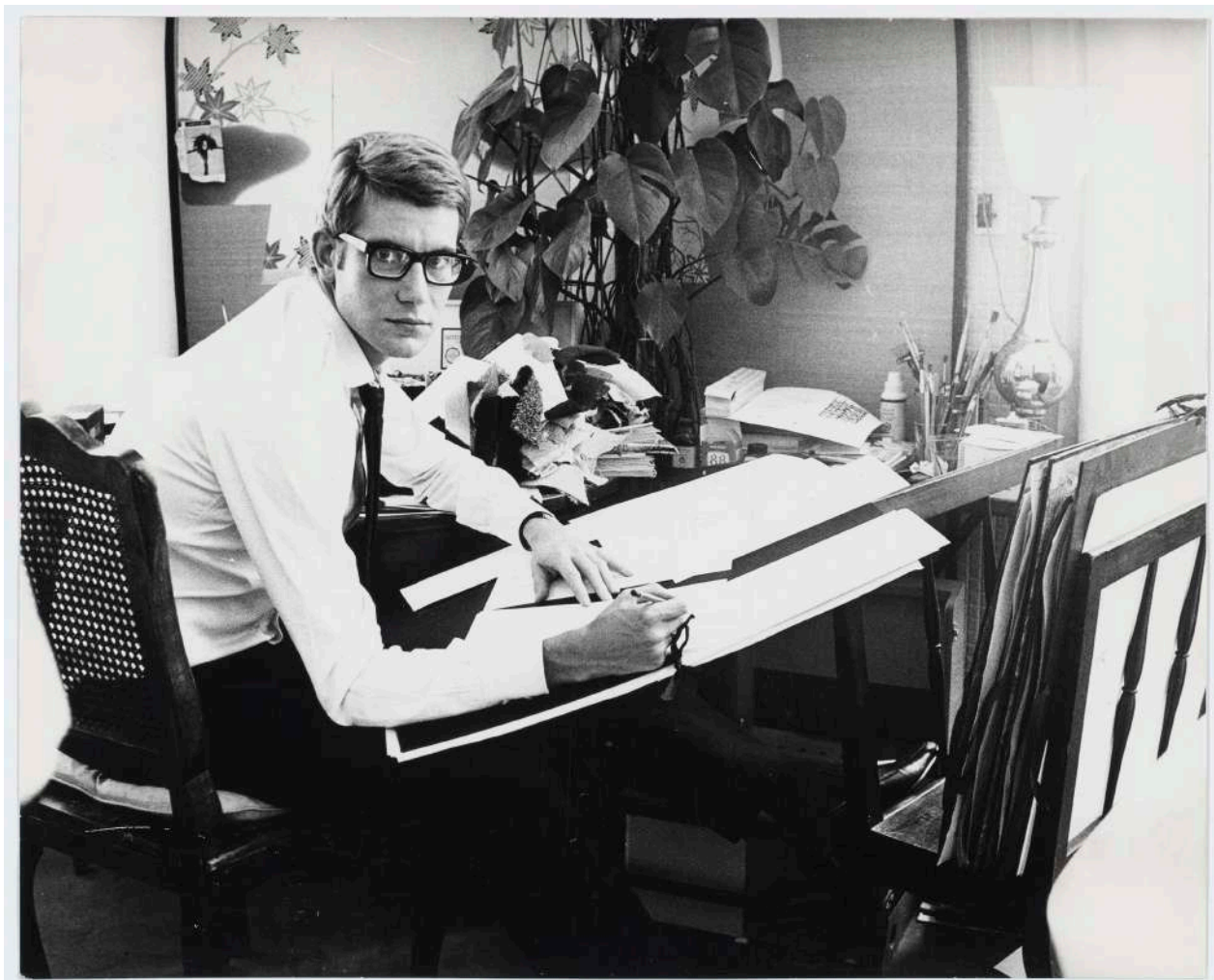


Yves Saint Laurent dans son appartement du 3 place Vauban. © Elle France / Zdenko Hirschler



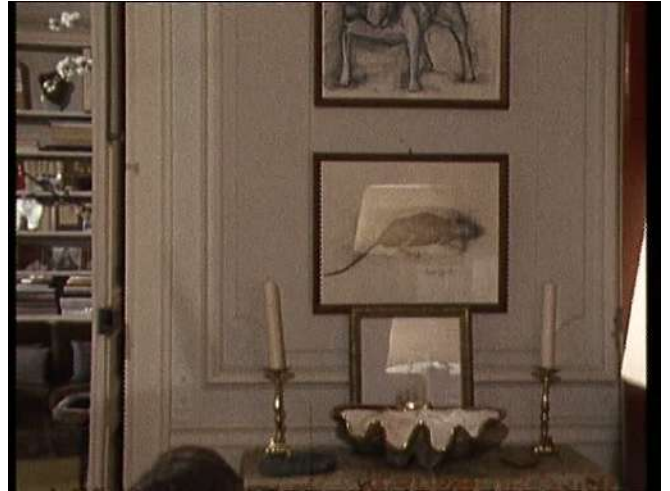
Croquis de recherche de costume pour le ballet *La Rose malade*, mis en scène par Roland Petit au Palais des Sports de Paris en 1973.
© Yves Saint Laurent © Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent

Yves Saint Laurent dans son appartement du 3 place Vauban.
© Maurice Hogenboom



Yves Saint Laurent dans son appartement du 3 place Vauban.
Photographe inconnu © Droits réservés





Yves Saint Laurent dans son appartement du 3 place Vauban.
Captures d'écran, *Dim Dam Dom*, 1968
© Droits réservés

1956

La Vilaine Lulu



Planches originales de *La Vilaine Lulu*, Lulu Yéyé à l'Olympia, 1956.
© Yves Saint Laurent © Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent

« Nous étions jeunes, et nous nous amusions beaucoup. Souvent, après six heures, un collaborateur de Christian Dior [Jean-Pierre Frère] se déguisait. Un soir, il avait remonté ses pantalons jusqu'aux genoux. Je me souviens, il portait de longues chaussettes noires. Dans la cabine des mannequins, il avait trouvé un jupon de tulle rouge et un chapeau gondolier. Tout petit, presque inquiétant avec son air têtu et rusé, il m'avait impressionné et je lui ai dit « Tu es la vilaine Lulu ».

- Yves Saint Laurent, *La Vilaine Lulu*, 1967

humoristique qui met en scène une petite fille malicieuse qui se moque des conventions. C'est un regard à la fois piquant et humoristique que le jeune couturier porte sur son époque, en spécifiant en note liminaire que « toute ressemblance avec des personnes qui existent ou qui ont existé est parfaitement voulue ». Il affirme en revanche qu'il est hors de question pour lui de dire « La Vilaine Lulu, c'est moi ! ».

En 1967, Françoise Sagan pousse Yves Saint Laurent à publier les aventures de Lulu aux éditions *Tchou*. Cet album sera réédité trois fois.

C'est ainsi qu'Yves Saint Laurent crée *La Vilaine Lulu*, une bande dessinée

E m m é n a g e m e n t a u

55 rue de Babylone

En 1970, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé s'installent dans un duplex situé au rez-de-chaussée du 55 rue de Babylone, dans le 7^e arrondissement de Paris. Cet appartement, resté intact depuis les années 1930, fut initialement décoré dans un pur style Art déco par un propriétaire américain contraint de rentrer aux États-Unis après le krach boursier de 1929. Il fut ensuite loué pendant près de

quarante ans par Marie Cuttoli, grande mécène et collectionneuse, avant d'être racheté par le couple Yves Saint Laurent – Pierre Bergé.

Pierre Bergé évoque leur première visite comme un « coup de foudre » : collectionneurs passionnés de mobilier et d'art du XX^e siècle, ils découvrent là une parfaite synthèse de leurs goûts.



Yves Saint Laurent sur un mouton de François-Xavier Lalanne © Jean-Luce Huré

UNE COLLECTION MISE EN SCÈNE

L'appartement fut conservé dans sa configuration d'origine : les choix de décoration opérés par le couple visaient moins à transformer l'espace, qu'à en approfondir l'atmosphère, en y intégrant leurs œuvres et objets. L'entrée, discrète, débouche sur un vestibule laqué de rouge, au plafond doré à la feuille, instaurant d'emblée une solennité et une cinématographie du décor.

Le salon de musique, aux murs couleur aubergine, est un espace onirique. Claude Lalanne y réalisa, sur commande, une série de miroirs en bronze à motif végétal inspirés des salons de miroirs des châteaux bavarois qu'Yves Saint Laurent avait découvert lors d'un voyage. On y retrouve également une enfilade d'Eileen Gray et des vases de Jean Dunand, pièces d'une grande rareté.

Le grand salon, cœur de l'appartement, est organisé comme un véritable cabinet d'exposition. La collection de tableaux y est exceptionnelle : Géricault, Ingres, Gainsborough, Munch, Léger, Gris, Picasso, Matisse, Cézanne, et Goya entre autres. Une sculpture en bois de Brancusi surmonte la cheminée, encadrée de chenets en forme de serpents signés Edgar-William Brandt.

La richesse de la pièce tient à la juxtaposition maîtrisée des styles : mobilier de Jacques-Émile Ruhlmann, de Jean-Michel Frank, de Pierre Legrain ; bronzes

Renaissance ; tabouret curule d'inspiration africaine ; trône Sénoufo ; banquettes de Gustav Miklos acquises lors de la vente Jacques Doucet en 1972 ; tableau préraphaélite d'Edward Burne-Jones. Chaque effet est calculé, chaque association est signifiante.

UN ÉTAGE INFÉRIEUR CONÇU COMME UN MUSÉE PERSONNEL

Au niveau inférieur se trouve un cabinet de curiosités inspiré par celui de la Villa Stuck de Munich. Les vitrines, tendues de velours rouge, exposent camées, émaux, croix, sculptures de cristal de roche et objets liturgiques ou ésotériques. Un sarcophage égyptien de l'époque ptolémaïque et un grand Bouddha de la dynastie Ming ponctuent cet espace peuplé d'objets sacrés.

La bibliothèque, donnant sur le jardin, est une réinterprétation des salons créés par Jean-Michel Frank pour Marie-Laure et Charles de Noailles dans leur hôtel particulier de la place des États-Unis à Paris. On y trouve des moutons de François-Xavier Lalanne, des divans rectilignes, des fauteuils blancs, des étagères murales, ainsi que trois toiles de Piet Mondrian et des portraits sérigraphiés d'Andy Warhol représentant Moujik, le chien d'Yves Saint Laurent. Les luminaires sont signés Diego Giacometti, Jacques Adnet et Jean-Michel Frank. Une tapisserie d'Edward Burne-Jones, *L'Adoration des Mages*, est suspendue derrière une statue antique.



Le salon de musique © Isabelle Rey



Le grand salon © Isabelle Rey



Le cabinet de curiosité © Isabelle Rey

UNE CHAMBRE À L'ÉCART DU FASTE

La chambre d'Yves Saint Laurent se distingue radicalement du reste de l'appartement. D'une grande sobriété, elle est décrite comme « presque monacale ». Seule exception : un tableau de Léonard Sarluis représentant un homme nu, accroché face au lit entre deux obélisques. En 1990, la pièce est ravagée par un incendie. Jacques Grange en reconfigure temporairement l'aménagement, mais Yves Saint Laurent décide peu après de rétablir sa disposition initiale.

POSTÉRITÉ ET DISPERSION

Yves Saint Laurent et Pierre Bergé conservent la propriété de cet appartement jusqu'en 2008. Après le décès d'Yves Saint Laurent en 2008, les œuvres et les objets de cet appartement sont mis en vente par Pierre Bergé. La dispersion confiée à la maison de ventes *Christie's* au Grand Palais, en février 2009, est historique : 733 lots sont vendus pour un total de 373,9 millions d'euros, faisant de cette vente l'une des plus importantes du marché de l'art. Le 55 rue de Babylone demeure aujourd'hui une référence en matière d'art de vivre, à la croisée de l'art, de la mode et du design. Une plaque commémorative est installée devant la façade de l'immeuble.



Croquis original d'un ensemble de jour. Collection haute couture printemps-été 1988.
© Yves Saint Laurent © Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent



La bibliothèque © Isabelle Rey



Vladimír Šichov

Place Saint-Sulpice

Le cœur battant de la rive gauche

SAINT LAURENT
rive gauche
FEMMES

6, place Saint-Sulpice - 75006 Paris - 43 29 43 00

Chère Madame, Cher Monsieur,
Nous serions heureux de vous accueillir aux soldes
réservés à notre clientèle qui se dérouleront à partir
du Lundi 4 Janvier 1988. 14H

UN ANCRAGE DÉCISIF

SAINT LAURENT *rive gauche* est un succès immense. Des boutiques fleurissent partout dans le monde : Lyon, Marseille, Rome, Madrid, Munich, Saint-Tropez, Bruxelles, Zurich, Londres, Milan, New York, etc. En 1979, Yves Saint Laurent installe une nouvelle boutique SAINT LAURENT *rive gauche* au 6, place Saint-Sulpice, dans l'un des quartiers les plus chics de la capitale. Ce choix n'est pas innocent : entre l'église classique, les fontaines, les galeries, les librairies et les terrasses de café, cette adresse devient rapidement le centre de gravité d'une féminité nouvelle — plus assurée, plus urbaine, plus affranchie encore.

Après l'audace de la rue de Tournon, le 6 place Saint-Sulpice marque une nouvelle étape :

celle de la consolidation, du rayonnement, de la diffusion massive d'une idée désormais parfaitement assumée. La mode *rive gauche* n'est plus un manifeste expérimental, elle devient la norme d'un nouveau chic : moderne et quotidien, sans jamais perdre sa puissance transgressive.

LE MIROIR D'UNE ÉPOQUE

Cette boutique, pensée pour être à la fois élégante, accessible et vivante, accueille les clientes habituées comme les passantes inspirées. Elles ne viennent pas chercher un uniforme, mais un supplément d'âme. Et c'est ce que SAINT LAURENT *rive gauche* propose. Chaque pièce — smoking, saharienne, blouse transparente, jupe fluide — y devient une proposition de style, un morceau d'attitude.

C'est le miroir d'une époque : celle des années 1980, des indépendances conquises, du travail féminin, du désir sans besoin de justification ou d'explication. Ici, Yves Saint Laurent continue son dialogue intime avec la rue, entamé dès les années 60, nourri par une obsession : faire tomber les murs entre le luxe et la vie.

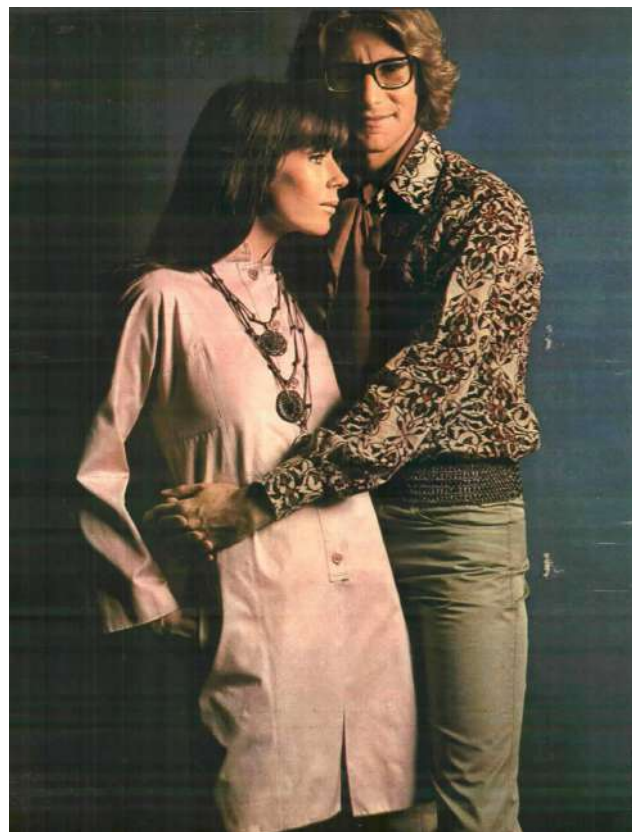
DE LA HAUTE COUTURE AU QUOTIDIEN

En choisissant d'investir pleinement le prêt-à-porter, Yves Saint Laurent rompt symboliquement avec la haute couture classique. Il réduit ses défilés couture, les rend confidentiels, presque secrets, pour mieux se consacrer à sa vraie passion : la mode en mouvement.

Comme il le confie avec pudeur en 1971 :

« J'ai choisi de montrer l'image de ma mode à travers mon prêt-à-porter plutôt qu'à travers ma haute couture. Je pense que le prêt-à-porter est l'expression de la mode d'aujourd'hui. » (Yves Saint Laurent, *ORTF*, 30 octobre 1971)

Il fallait ce courage, cette lucidité, cette intuition du temps pour passer de la haute couture aux cintres en boutique. Yves Saint Laurent ne cède rien à la facilité. Il conjugue haute couture et prêt-à-porter même s'il avoue préférer l'honnêteté du présent aux dorures du passé.



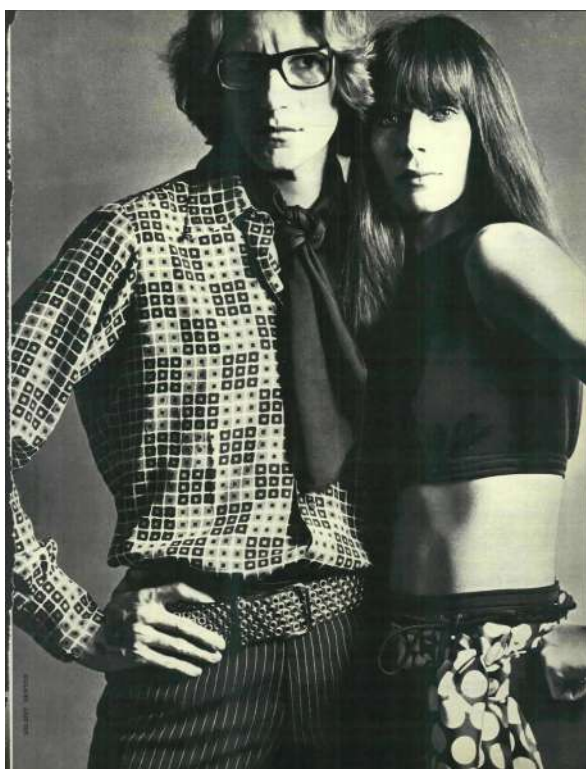
© Elle France / Helmut Newton

Place Saint-Sulpice, la haute couture devient un souvenir tendre. Ce qui compte, désormais, c'est la rue, ses fantômes, ses rumeurs, ses élans. C'est là que le couturier place son imaginaire — dans les pas de celles qu'il aime, et qu'il habille.

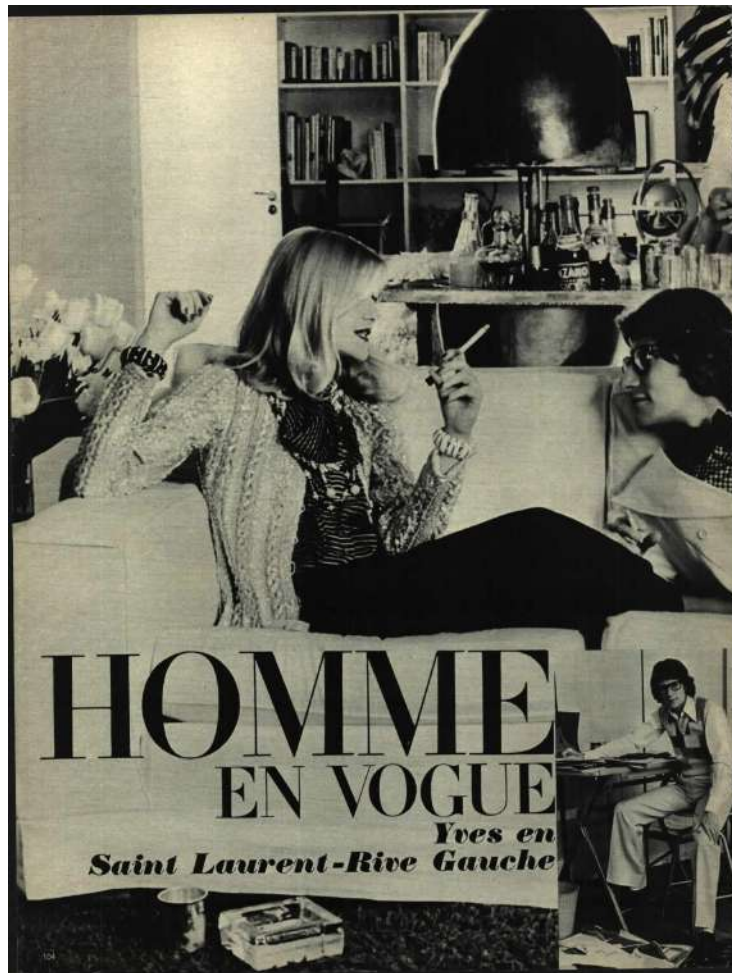
ÉGÉRIES EN MOUVEMENT

La boutique Saint-Sulpice est aussi le théâtre d'une mythologie féminine en pleine expansion. Catherine Deneuve, bien sûr, qu'il appelle « la femme qu'il attendait », silhouette idéale de la *rive gauche* : mystérieuse, distante, solaire. Mais aussi Charlotte Rampling, Loulou de La Falaise, Betty Catroux et toutes ces femmes réelles ou imaginées, qui incarnent des féminités actives, fluides, libérées, paradoxales. Ce ne sont pas des muses figées, mais des femmes en marche : aventurières, secrètes, sensuelles. Elles portent des smokings au lieu de robes de bal, montrent leurs seins sous des blouses de mousseline, descendent dans la rue avec la majesté de reines déguisées en passantes.

Cette liberté de ton, ce regard sans hiérarchie, irriguent toute l'esthétique *rive gauche*, où le vestiaire devient un théâtre de la métamorphose immédiate.



© Elle France / Helmut Newton



Vogue (Paris) © Henri Clarke

UNE MODE POUR LES HOMMES LIBRES

Moins souvent évoquée mais tout aussi essentielle dans l'univers *rive gauche*, la boutique SAINT LAURENT *rive gauche* homme du 12, place Saint-Sulpice constitue un jalon important dans l'histoire du vestiaire masculin contemporain. Adjacente à la boutique femme, elle est, avec l'adresse du 38, rue du Faubourg Saint-Honoré, l'une des deux seules boutiques parisiennes exclusivement dédiées à la ligne masculine de la maison. Les autres — plus rares encore — se situent à Londres, New York, Beverly Hills, Tokyo, Monte-Carlo ou Toulouse.

Pour Yves Saint Laurent, ce projet va bien au-delà de la diversification commerciale. Il s'agit, comme pour les femmes quelques années plus tôt, d'accompagner une libération des corps et des styles, en réaction aux uniformes rigides qui corsètent encore l'homme moderne. En 1969, il confie au magazine *Elle* :

« Ce que j'aimerais, c'est que les hommes se libèrent de leur carcan comme les femmes viennent de le faire, elles qui sont tellement plus ouvertes, plus modernes qu'eux. »

Cette boutique incarne cette ambition : offrir aux hommes une élégance affranchie, nerveuse, subtilement transgressive, inspirée de la couture mais sans la raideur des conventions. Loin du costume uniforme, il imagine une garde-robe fluide — vestes ajustées, chemises de soie, pantalons fins — qui laisse place à l'individualité.

« Je laisse aux autres le soin de faire des costumes ennuyeux pour les gens ennuyeux et les circonstances ennuyeuses. Je m'adresse aux hommes libres, et ce que je leur propose ce n'est pas une nouvelle «ligne», donc une nouvelle contrainte, mais la liberté. » (Yves Saint Laurent, *Elle*, 5 mai 1969).

Installée face à l'église Saint-Sulpice, cette boutique masculine prolonge avec force le projet SAINT LAURENT *rive gauche* : faire descendre la beauté dans la vie quotidienne, affirmer que le style peut être un acte de libération, quel que soit le sexe.



SAINT LAURENT
rive gauche

12 Place Saint Sulpice Paris 6^e 326 84 40

YSL

Le monogramme culte



Logotype de la maison de haute couture Yves Saint Laurent créé par l'artiste Cassandre (1901-1968), lors de la création de la maison de couture en 1961.
© Cassandre

En 1961, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé font appel au graphiste Cassandre pour dessiner le logotype de la maison.

Né en Ukraine de parents français, Adolphe Jean-Marie Mouron, qui prend le pseudonyme Cassandre, est l'un des grands graphistes du monde de la publicité de l'entre-

deux-guerres. Son style, très synthétique et géométrique, plaît et les grands noms font appel à lui, à l'exemple de Christian Dior.

Pour Yves Saint Laurent, il imagine un monogramme à la fois élégant et moderne, à l'image du jeune homme, dont les trois initiales s'entrelacent avec simplicité.

Rue de Tournon

Une boutique manifeste

UN DÉPLACEMENT SYMBOLIQUE

En septembre 1966, Yves Saint Laurent inaugure au 21, rue de Tournon, dans le 6^e arrondissement de Paris, la première boutique SAINT LAURENT *rive gauche*, consacrée à une idée encore inédite : un prêt-à-porter de couturier conçu non comme une déclinaison secondaire de la collection, mais comme une ligne à part entière, une véritable création... Située dans une ancienne boulangerie reconvertie par Isabelle Hebey,

la boutique exprime par son architecture, ses objets, ses couleurs et sa scénographie, une esthétique nouvelle, à la fois radicale, joyeuse et profondément ancrée dans l'esprit bohème et intellectuel de la rive gauche parisienne. Ce choix d'implantation, au sein d'une rue calme bordée de librairies, d'encadreurs et d'antiquaires, à deux pas du Sénat et du Jardin du Luxembourg, est tout sauf anodin : il s'agit d'un geste politique, volontairement éloigné du Triangle d'Or et de ses dorures.



UN MANIFESTE STYLISTIQUE ET SOCIAL

Avec SAINT LAURENT *rive gauche*, le couturier refuse l'élitisme de la haute couture. Il défend un prêt-à-porter plus accessible, pensé pour toutes les femmes, notamment les étudiantes et les jeunes actives. « Ce que je voudrais, c'est vraiment être Prisunic », déclare-t-il alors, assumant le paradoxe d'un luxe démocratisé, qui refuse l'exception pour préférer la circulation. Les prix sont étudiés (250 à 750 francs), les tailles standardisées, les modèles simples mais parfaitement coupés. Catherine Deneuve, marraine de l'ouverture, résume l'étonnement général :

« On trouvait ici, accessible sur des cintres, tout ce qui représentait le luxe de la rive droite. » (Entretien avec Catherine Deneuve, 5 novembre 2009)

Les rédactrices de mode se pressent pour photographier les pièces dans la rue même, captant en temps réel le choc d'une révolution en marche. Plus qu'un commerce, la boutique devient un laboratoire d'attitudes, un lieu de métamorphose instantanée où l'on compose librement des silhouettes à l'aide de pulls, smokings, jupes et accessoires formant un vestiaire modulable, jeune et désinvolte.

UNE GRAMMAIRE DE LA LIBERTÉ

Ce lieu ne propose pas seulement des vêtements, mais une autre idée de la « femme » : libre, active, urbaine, affranchie des carcans de l'élégance haute couture codée. Yves Saint Laurent invente ici un vêtement à vivre, à emporter immédiatement, sans cérémonial, porté non pour représenter mais pour s'exprimer et profiter de la vie. Il s'adresse à celles qui n'ont ni le goût ni les moyens de la haute couture, mais dont l'existence — moderne, mouvementée, engagée — appelle une nouvelle syntaxe du style.

« La haute couture débarque rive gauche », titre *Elle* (*Elle* France, 29 septembre 1966) — Et *Vogue* (*Vogue*, États-Unis, décembre 1966) commente : « Paris: Saint Laurent turns left, crosses the river and, everybody — watch out! »

Dans ce « drugstore de la mode », ouvert jusque tard dans la nuit, le shopping devient un acte ludique, libéré des contraintes. Plus qu'un geste commercial, cette boutique est une capsule utopique à l'échelle d'une rue, où les Nanas de Niki de Saint Phalle côtoient les banquettes violettes d'Olivier Mourgue, les lampes Noguchi et les meubles d'acier. Le décor lui-même, comme le stylisme, épouse l'humeur du moment : brutaliste, pop, conceptuel, accueillant. La rue de Tournon devient ainsi, à la fois physiquement et symboliquement, le laboratoire de la modernité selon Yves Saint Laurent, un espace manifeste où s'invente une mode libératrice, portée à la rue comme un étendard.





L'intérieur de la boutique. Photographie inconnu © Droits réservés



L'intérieur de la boutique. Photographie inconnu © Droits réservés

LES BOUTIQUES DE VOGUE (Suite)



à Toulouse...

1, place Wilson. Pardessus à chevrons pour Madame Pierre Jonquères d'Oriola.



à Genève...

51, rue du Rhône. Marina Doria devant le choix des ceintures...



à Saint-Tropez...

41, rue Cambetta. La comtesse Charles de Rohan Chabot avec l'écharpe à succès.



à Paris...

46, av. Victor-Hugo. Les pantalons larges d'Albina du Boisrou

5 rue Bonaparte

Le refuge érudit de Pierre Bergé

Situé au rez-de-jardin d'un immeuble du XVII^e siècle, où est né le peintre Édouard Manet, l'appartement de Pierre Bergé au 5 rue Bonaparte constitue un espace de collection révélateur d'une érudition rare. Pierre Bergé

achète ce bien en 1992. À proximité immédiate de la Seine, l'adresse, discrète, appartient au tissu historique du quartier de Saint-Germain-des-Prés, à la croisée des mondes littéraires, artistiques et politiques.



UN PROJET ARCHITECTURAL D'ENVERGURE

D'importants travaux furent entrepris, confiés à l'architecte et décorateur François-Joseph Graf. L'objectif : accentuer les caractéristiques XVII^e du lieu tout en y intégrant une modernité subtile. Le plafond fut rehaussé, les espaces ouverts, la lumière valorisée. Un jardin luxuriant est aménagé, incluant une serre à orchidées, dans une volonté de continuité entre intérieur et extérieur, rigueur classique et exubérance végétale.

L'entrée, conçue comme un vestibule aux effets optiques, est entièrement tapissée de miroirs. Elle est gardée par quatre bustes féminins en bois polychrome du XVII^e siècle, représentant les continents, dans une allégorie à la fois encyclopédique et baroque. Ce seuil donne accès à une salle à manger où les murs sont habillés d'un papier peint du XVIII^e siècle à motifs de « chinoiserie », ayant appartenu à Mona Bismarck, figure du gotha mondain et mécène des arts décoratifs.

UNE MUSÉOGRAPHIE PRIVÉE

Le salon principal est dominé par une toile emblématique : *Le Désespoir de Pierrot* de James Ensor. Autour de ce chef-d'œuvre s'articule une collection exceptionnelle : œuvres d'Ingres, Géricault, Degas, Toulouse-Lautrec, Manet, Vuillard, Picasso, Braque. Les tables d'appoint croulent sous des objets d'art des XVI^e et XVII^e siècles, dans un dialogue maîtrisé entre peinture et arts décoratifs.

La bibliothèque, conçue comme une cellule de savoir, aligne éditions originales et manuscrits rares. Les murs tendus de cuir accueillent un ensemble d'émaux de Limoges, principalement acquis auprès des marchands Nicolas et Alexis Kugel. À cela s'ajoutent un portrait de Frans Hals, des objets allemands du XVII^e siècle — notamment des tours d'ivoire tournées — et un plafond peint acheté à l'antiquaire belge Axel Vervoordt, spécialisé dans les atmosphères épurées et les matériaux anciens.



UN SECOND NIVEAU, COMPLÉMENTAIRE ET CONTRASTÉ

Pierre Bergé achète ultérieurement l'étage supérieur, aménagé selon une autre logique temporelle. À nouveau confiée à Graf, la décoration privilégie une ambiance Empire ou Restauration : murs gris, plafonds très hauts, mobilier clairsemé mais choisi avec soin. Une atmosphère minimaliste, mais profondément parisienne, selon les mots de l'architecte : « C'est très français, très parisien. »

La salle à manger accueille des œuvres contemporaines, notamment des créations de Claude et François-Xavier Lalanne. La bibliothèque du premier étage, orientée vers les Beaux-Arts de Paris, complète celle du rez-de-jardin, offrant une documentation quasi exhaustive sur l'art occidental.

Le salon de musique, autre pièce remarquable, expose deux sculptures emblématiques en bronze, représentant une tête de lapin et une tête de rat, provenant du palais d'Été de l'empereur Qianlong à Pékin.

ORFÈVREURIE ET ARTS PRÉCIEUX

Parmi les objets les plus exceptionnels figure une collection remarquable d'orfèvrerie de Hanovre composée de coupes, de pokals¹, de fontaines et de hanaps² en argent et argent doré, abritée dans un petit salon conçu comme un écrin. Une seconde collection, consacrée aux émaux de la Renaissance vénitienne, y est exposée. Plus rare encore que celle de Limoges, elle témoigne du goût de Pierre Bergé pour les objets d'une grande technicité, d'une symbolique dense et est d'une grande rareté.

UN INTÉRIEUR TOTAL, À LA CROISÉE DES SIÈCLES

Le 5 rue Bonaparte ne saurait être qualifié de simple résidence : il s'agit d'un intérieur total, selon la tradition des grandes demeures d'humanistes et de collectionneurs. Lieu de retraite autant que d'exposition, il juxtapose les langages de l'histoire de l'art, les dialogues formels entre les siècles, et affirme une vision cohérente du goût, ancrée dans le classicisme français, mais ouverte aux expérimentations modernes.

1. Pokals : grands gobelets couverts, caractéristiques de l'orfèvrerie d'Allemagne et d'Europe centrale.

2. Hanaps : vases à boire souvent munis d'un couvercle, utilisés du Moyen Âge à la Renaissance.





Pierre Bergé, 5 rue Bonaparte © Éric Jansen

Édouard Manet

Jeune fille en chapeau d'été



Édouard Manet, *Jeune fille en chapeau d'été*, vers 1879, pastel sur toile

Édouard Manet (1832-1883) naît le 23 janvier 1832 au 5 rue des Petits-Augustins (devenue en 1852 la rue Bonaparte, sur ordonnance de Louis-Napoléon Bonaparte).

Yves Saint Laurent et Pierre Bergé avaient fait l'acquisition, en 1995, du pastel sur toile *Jeune fille en chapeau d'été* (1879) auprès de la Galerie Tarica, Paris.

Les autres demeures

d'Yves Saint Laurent et de Pierre Bergé

Si Paris fut le lieu de vie principal du couple, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé ont, tout au long de leur vie, habité d'autres lieux remarquables, révélateurs de leurs goûts et de leur imaginaire. En Normandie, ils acquièrent le château Gabriel en 1983, sur les hauteurs de Benerville-sur-Mer, à proximité de Deauville. Inspiré par l'univers du roman *À la recherche*

du temps perdu, le lieu est réinventé avec la complicité du décorateur Jacques Grange dans un esprit proustien, mélancolique, propice à la rêverie et au retrait. Au fond du parc, une datcha russe, pavillon en bois, sert de refuge solitaire à Yves Saint Laurent, qui y passait de longues heures à lire, dessiner ou rêver en silence.



Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, Château Gabriel © Guy Marineau



C'est au Maroc que le couple trouvera une de ses plus profondes attaches. En 1966, lors de leur premier séjour à Marrakech, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé tombent littéralement sous le charme de la ville et de sa médina. Ils y achètent Dar el-Hanch — *la maison du serpent* — une maison modeste décorée de meubles simples chinés dans les souks. « Nous avons passé des moments très heureux dans cette maison », se souviendra Pierre Bergé. Yves Saint Laurent y dessine plusieurs de ses collections. C'est à Marrakech qu'il dit avoir « appris la couleur », fasciné par les teintes saturées des caftans, les contrastes éclatants, les scènes de rue vivantes comme des tableaux d'Eugène Delacroix.

En 1974, le couple acquiert Dar Es Saada — *La maison du bonheur dans la sérénité* — proche du Jardin Majorelle (Marrakech, Maroc), dont ils deviennent les voisins et plus tard, les sauveurs. En 1980, ils apprennent que le Jardin Majorelle est menacé par un projet immobilier. Ils décident alors de se porter acquéreurs du jardin et de la villa attenante, la Villa Oasis, qui avaient appartenu au peintre

Jacques Majorelle. La Villa Oasis, qui jouxte le Jardin Majorelle, devient leur principal lieu de résidence à Marrakech. Sa rénovation a été confiée à Bill Willis et sa décoration à Jacques Grange. Ensemble, Yves Saint Laurent et Pierre Bergé restaurent le Jardin Majorelle et créent dans l'ancien atelier de Jacques Majorelle, situé au milieu du jardin, le Musée Pierre Bergé des arts berbères dont la conception actuelle a été confiée à l'architecte et scénographe Christophe Martin.

Enfin, à Tanger, Yves Saint Laurent tombe amoureux de la villa Mabrouka, posée sur les falaises dominant la mer. Cette maison, décorée par Jacques Grange, mêle influences anglaises, marocaines et touches modernistes.

À New York, leur appartement de l'Upper East Side, sobre et élégant, témoigne d'un goût plus international, mais toujours raffiné, ponctué d'objets rares, de dessins, de porcelaines. Tous ces lieux, si différents les uns des autres, sont pourtant unis par une même logique : celle d'un dialogue intime entre l'art et la vie, entre la solitude et la société.



Les aquarelles

d'Isabelle Rey



La salle à manger du jardin d'hiver © Isabelle Rey

C'est par l'intermédiaire de Jacques Grange, pour lequel elle réalisait des aquarelles des intérieurs du Palais-Royal, qu'Isabelle Rey a été mise en contact avec Pierre Bergé. Ce dernier l'a reçue avenue Marceau pour lui exposer son souhait : faire réaliser une série d'aquarelles représentant l'ensemble des maisons qu'il partage avec Yves Saint Laurent.

Dès le départ, Pierre Bergé a exprimé une volonté claire : il ne souhaite pas une sélection partielle, mais une œuvre d'ensemble.

Isabelle Rey dispose alors d'une totale liberté artistique pour choisir les angles de vue,

les perspectives et l'interprétation des lieux. L'objectif est de constituer une sorte de « coffret », un témoignage à la fois intime et artistique des résidences d'Yves Saint Laurent et de Pierre Bergé.

Le travail a commencé par le Château Gabriel, suivi de la Villa Oasis, puis de la rue Bonaparte. Le style minutieux et raffiné d'Isabelle Rey, caractérisé par une grande précision dans le détail, a exigé de nombreuses années de travail.

Musée YVES SAINT LAURENT Paris